

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année. — N^o 3021.

SAMEDI 13 NOVEMBRE 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LE GÉNÉRAL BAILLOUD SUR LA GRÈVE DE MOUDROS

Au cours d'une de ses dernières promenades sur la plage de Moudros, le général Bailloud, qui devait partir peu après pour Salonique, explique à un de ses officiers d'ordonnance quel serait, à son avis, le mode d'intervention le plus efficace pour les Alliés, en Serbie.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

X LEURS CINQ SENS

Avez-vous remarqué que ceux de nous qui, avant la guerre, l'été venu, se risquaient à un voyage en Allemagne, attirés, les uns à Carlsbad par le snobisme ou les coliques hépatiques, les autres par leur goût pour la musique, à Baireuth ou à Munich, avez-vous remarqué que ces pèlerins de la source thermale ou du temple wagnérien ne rapportaient que des impressions vagues, un peu incohérentes, presque « gênées » et qu'ils éprouvaient une sorte d'embarras à les formuler ? Ils avaient vu Mayence, Augsburg, Leipzig, Weimar, Berlin, Cassel et autres cités fameuses exaltées par le guide Bædeker comme autant de merveilles, et il semblait que rien ne les y eût frappés ni retenus. « — C'est assez bien, — c'est curieux, — oh ! je n'ai fait que passer ! — Ca m'a paru intéressant », et autres bouts de phrases échappatoires ; c'est là tout ce qu'on pouvait tirer de ces touristes désabusés qui paraissaient, en visitant le pays où fleurit le casque à pointe, s'être acquittés d'une corvée maussade, vite expédiée. Nos compatriotes qui reviennent d'un voyage à Venise, ou à Naples, d'une saison aux Pyrénées, d'une vilégiature en Suisse ou d'une tournée en Espagne, ne tarissent pas, au contraire, de récits enthousiastes et de descriptions admiratives. Ceux-là sont terribles ; ils vous infligent, sans pitié ni ménagements, avec une prolixité infatigable, la narration du moindre incident de leur randonnée : il faut avoir l'air de s'émouvoir aux souvenirs radieux qu'ils évoquent d'un coucher de soleil au Lido, d'une ascension au Pilate, des pigeons de Saint-Marc (ils ne manquent pas de dire *San-Marco* par vénération pour la couleur locale), ou du pont de l'Arno, qu'ils appellent familièrement le *Ponte-Vecchio* comme si un séjour d'une semaine dans un hôtel anglais de Florence les avait italianisés irrémédiablement pour le reste de leur existence. Tout les a ravis, monuments, musées, sites, mauvais dîners dans les auberges, lits douteux, hôtelleries bruyantes, fiacres sordides, gondoles exigües, trains somnolents. Et j'ai longtemps cherché la raison de cette diversité d'impressions si confuses et si ternes quand on les rapporte d'outre-Rhin, si chaudes et si intenses au retour de tous les pays qui ne sont pas allemands ; un vieux proverbe datant du XVIII^e siècle n'assurait-il pas cependant que « l'Allemagne est faite pour y voyager, l'Angleterre pour y trafiquer, l'Italie pour y aimer et la France pour y vivre ? »

Oui, il y eut une époque, bien lointaine, où l'Allemagne dut être le paradis des touristes : songez donc ! Une infinité de petites principautés, toutes différenciées par leurs mœurs et leurs législations, des cours minuscules confites en des traditions séculaires ; on ne pouvait parcourir cinq lieues de chemin sans changer de pays ; comme ces provinces étriquées n'étaient point riches, on n'y trouvait que de vieilles maisons gothiques, des monuments vétustes, d'autant plus pittoresques qu'ils étaient délabrés ; un étranger, tombé là, était choyé par son hôtelier, promené par les archéologues locaux, invité à prendre le café au lait chez le margrave ou le grand-duc de l'endroit, qui l'adressait à son confrère d'à côté, et de Pirmasens en Gerolstein, le voyage se poursuivait ainsi, varié à chaque relai, à travers cet arlequin de provinces où les armées se composaient de cent bourgeois ventrus dont la plupart étaient pompiers, et où les ministres de la guerre cumulaient leurs peu belliqueuses fonctions avec celles de conservateurs de la bibliothèque ou de professeur de grammaire.

L'ambition de la Prusse et sa férule ont changé tout cela. Tout, en Allemagne, est aujourd'hui ordonné, discipliné, régleménté, uniformisé et réglé comme en une caserne ; tout s'y meut au son du fifre et du tambour, tout y marche à la baguette, et le premier effet de cette déformation lamentable fut la submersion du pays tout entier sous un flux irrésistible de banalité. Cette Prusse odieuse a imposé sa pesanteur et son manque absolu de goût à la Germanie entière ; et comme sa tyrannie n'a rencontré partout que docilité et servilité, il en est résulté que toute l'Allemagne, à son contact brutal, a perdu

ce qui faisait, aux temps de Mme de Stael ou de Gérard de Nerval son charme diversifié et son attrait particulier.

Devenus Prussiens de par la grâce de la schlague, les Boches de toute latitude ont renoncé, sans même y prendre garde, à leur personnalité ; l'influence néfaste qui souffle de Berlin a propagé de Salzbourg à Lubeck et de Darmstadt à Memel la lourdeur, l'inélegance, l'indécrottable vanité, l'arrogance et la prétention méphitiques qui furent plus désastreuses pour l'Allemagne que ne le seront jamais les gaz asphyxiants pour nos poilus de la tranchée. Voilà la raison pour laquelle, malgré la plus indulgente disposition d'esprit, nos compatriotes ne rapportaient que des impressions déconcertées d'un voyage au pays des Allemands. Tout nous y demeure à jamais étranger ; tout y est factice, démesuré, choquant ou ridicule. La perversion voulue de leur sens a dénaturé tous les Boches esclaves de l'effarante esthétique berlinoise ; de même qu'ils ont pris la livrée et le casque à canule de leur maître, ils ont servilement adopté ses façons de voir, de sentir, de goûter et d'entendre. L'observation en a été faite, il y a plus de vingt ans, par M. T. de Wyzewa, auquel je reviens fréquemment, et toujours avec le même profit, car nul n'a mieux que lui, ni avec plus de finesse, étudié cette transformation de l'âme allemande en âme prussienne.

Dans son livre sur *l'Art et les mœurs chez les Allemands* il montre en des pages aussi divertissantes que documentées combien chacun de leurs cinq sens, loin de s'affiner sous l'influence de ce que les psychologues appellent l'éducation sensible, s'est rapidement atrophié au contraire et a perdu toute acuité et toute délicatesse. Le goût ? Il suffit d'avoir tâté de leur cuisine pour être fixé sur ce point : elle est, comme chacun sait, d'une monotonie et d'une insipidité singulières : toutes les viandes sont accommodées de la même façon, avec la même sauce épaisse et lourde, toutes invariablement escortées des mêmes pommes de terre cuites à l'eau. Aucun désir de varier les mets : une énorme portion de veau rôti ou de jambon suffit à constituer un repas. Il faut se remplir, le reste n'importe. Aucune recherche dans la façon de manger, nul besoin, comme chez nous, d'une table bien servie, du désir raffiné d'ajouter, au plaisir naturel de satisfaire l'appétit, une part d'artifice et de divertissement. Les tables et les assiettes des meilleurs restaurants sont souvent à peine nettoyées. L'usage des nappes et des serviettes est exceptionnel. La plupart du temps on n'obtient du *kelner*, en guise de linge de table, qu'un petit carré de papier portant l'inscription *Bon appétit*, et au moyen duquel on se torche la bouche. D'ailleurs, en bien des endroits, on mange debout, et dans les plus grandes brasseries de Munich le client va tirer lui-même au tonneau. Ces réjouissances ont pour théâtre une cave, ou un sous-sol sordide, à peine éclairé, où l'on patauge dans les débris de victuailles et les liquides répandus.

L'odorat ?... mieux vaut n'en point parler, car on serait amené à côtoyer des révélations peu alléchantes. La puanteur que dégagent les Allemands, et particulièrement les Prussiens, est un phénomène constaté et dont nos savants dissertaient encore tout récemment. Les plus augustes personnages, ceux qui prennent le plus de soins de leur personne, ne sont pas exempts de cette infirmité ; c'est une *odeur de race*, qui rappelle celle de la bière aigrie, de la morue avariée, du clapier de lapins ou d'une ménagerie foraine. Accoutumés à vivre dans cette atmosphère, vous jugez de quel flair peuvent être doués les Boches. Est-ce pour échapper à cette fâcheuse obsession ou dissimuler leurs relents naturels ? mais l'Allemagne est le pays du monde où la consommation de parfums est la plus importante : on y fait des orgies de pastilles du sérail, de musc et de patchouli. Les colonnes automatiques des rues et des gares offrent, au lieu de bonbons, de l'eau de Cologne et l'on voit des moutards, déguenillés mettre leur pièce de dix pfennigs dans la tire-lire mécanique afin d'avoir de quoi se soustraire un instant aux gaz asphyxiants respirés à jet continu dans la salle d'école ou l'intérieur familial.

Il est assez difficile de diagnostiquer quelle peut être la délicatesse du *toucher*, et son affinement chez un Boche. Les qualités de ce sens

doivent être rudimentaires à en juger par les coups que les Allemands reçoivent si docilement et qu'ils allongent si volontiers. Un peuple qu'il faut mener à la trique ne doit pas posséder un épiderme très sensible. Quant à *la vue*, sa perversion est absolue et indéniable. Les Allemands d'autrefois possédaient, à n'en point douter, l'amour instinctif des belles architectures ; certaines de leurs cathédrales en font foi. Aujourd'hui c'est l'horrible, l'extravagant, le burlesque qui leur plaît. Leurs rues affligent les yeux par l'incohérence de leurs constructions. Il y a des maisons de banque qui ressemblent à des églises et des études de notaire qu'on prendrait pour des forteresses. Munich, que Bædeker, déjà nommé, s'obstine à qualifier d'*Athènes de l'Allemagne*, Munich est tout simplement grotesque avec ses copies, jetées pêle-mêle, et ses réductions, posées de guingois, de tous les monuments célèbres du monde. Si l'on excepte les Bier-halls, où le *Münchener kindl* triomphe, c'est la ville la plus déplaisante et la plus ennuyeuse d'Europe. Elle le cède cependant sur ces points à Cassel, honorée, — par Bædeker toujours, — du sobriquet de *Florence du Nord*, où le mélange des styles atteint des proportions fantastiques.

Au vrai, les Allemands « sont devenus incapables d'une vision artistique » ; leurs musées contiennent de beaux tableaux des écoles anciennes ; mais si on les met en place d'honneur, c'est parce qu'ils valent beaucoup d'argent et la faveur de l'immense majorité va de préférence aux « toiles de genre ». Il n'est pas rare de voir un Holbein ou un Raphaël exposés, dans une galerie, entre un tableau moderne représentant un même décollé partageant sa tartine avec un chat bleu, et un autre offrant l'image d'un jeune chasseur à la barbe égrillard, considérant une jeune demoiselle rustique par-dessus une haie. L'Allemagne est le pays du *chromo* et c'est de là que se sont répandues sur le monde ces épouvantables reproductions de toiles fameuses, dont le coloris est si acide qu'on ne peut les contempler qu'en grinçant des dents, comme si l'on mâchait du citron.

Reste l'ouïe. Les Boches aiment la musique, on n'y peut contredire : elle est, pour eux, un besoin impérieux. Partout où l'on boit, on chante ; pas un logement où il n'y ait un piano. Mais c'est encore ici le même pêle-mêle que dans les musées de peinture. L'Allemand écoute avec un égal plaisir un opéra de Mozart ou une valse de Suppé. Les théâtres jouent tour à tour *Tristan* et la *Veuve joyeuse*, *Alceste* ou les *Dragons de Villars*. Ce qu'il importe c'est « qu'il y en ait beaucoup ». *Solides und fideles programm!* annoncent les affiches, et l'on s'entasse de préférence dans la salle qui promet un *Grosses concert und ovation* ou encore un *Concert monstre*, ainsi que je l'ai vu placarder à Trèves. Entre la neuvième symphonie exécutée par l'orchestre du Conservatoire et six heures de valses nasillées par un phonographe, le Prussien n'hésitera pas : il courra aux valses. Il apporte en ceci le même manque de finesse et de discernement qu'en toutes choses ; et ça date de loin : déjà au temps du premier empire, un maître de chapelle berlinois notait que, pour entendre bien exécuter les chefs-d'œuvre de la musique allemande, il faut entreprendre le voyage de Paris.

Cette atrophie de la délicatesse des sens est la rançon du militarisme. On n'encaserné pas tout un peuple sans qu'il perde, sous la cangue, ses qualités natives et les dons naturels qui faisaient jadis son originalité. La petite fleur bleue croissant là-bas en abondance a été sarclée impitoyablement dans le grand défrichement qui a transformé la Germanie en champ de manœuvres. Mais il arrive toujours ce qu'on n'avait pas prévu : pour posséder une invincible armée, à laquelle rien ne devait résister, l'Allemagne a tout sacrifié : ses sentiments, ses traditions, sa physiognomie propre, ses aspirations, sa tranquillité, sa réputation et son honneur. Et voilà que le sacrifice est en pure perte et la faillite est manifeste de cet aveugle et criminel effort de tout un peuple pendant près d'un siècle. Car il a abouti à ceci, qui est sans gloire : cette formidable puissance, au bout d'un an de guerre, après avoir écrasé la Belgique en est à essayer de vaincre la Serbie !

G. LENOTRE.



L'AVANCE. — Un fier souvenir pour les vaillants qui y prirent part! C'était en Champagne. La rude offensive de nos soldats les amena en ce hameau où peu de jours auparavant étaient installés les Boches!



PLUS LOIN ENCORE.. — Puis la section de chasseurs à pied continua son voyage radieux. Plus d'ennemi! Il avait battu en retraite. Il avait passé ce gué!...

SUR LE CHEMIN DE CONSTANTINOPLÉ

De la Morava aux « Portes de Fer » du Danube

Quand l'Allemagne, se sentant impuissante contre nous, et arrêtée face à la Russie, voulut quand même chercher une solution elle se tourna vers l'Orient. Les Turcs réclamaient des munitions, les deux empires du centre manquaient de tout ce dont les prive un blocus efficace. Ecraser la Serbie, à travers son territoire établir une voie d'échange, tel devenait le besoin urgent de nos ennemis.

Subordonnant les moyens au but, que devait d'abord rechercher l'état-major austro-allemand ? Un couloir de communication ouvert, on irait au plus pressé, l'envoi de matériel vers Constantinople. Ensuite, il faudrait détruire les troupes du prince Alexandre.

Au nord-est de la Serbie, les frontières bulgare et hongroise sont à peine distantes de 65 kilomètres à vol d'oiseau. Le Danube trace la voie et si les courbes qu'il dessine mettent pratiquement 25 lieues entre Orsova et Negotin, ses flots s'offrent par contre à un transport important.

Plus à l'ouest, la Morava, dont l'embouchure est voisine de Semendria, réunit une fois de plus les confins magyars aux terres bulgares. Prenant sa source, très loin au sud, près de Kumanovo, elle descend vers le Septentrion.

Voilà les deux chemins les plus directs qui s'offrent à l'invasion.

Entre le Danube et la Morava une région montagneuse occupe un espace qui, de l'est à l'ouest, mesure environ 110 kilomètres.

C'est sur cette partie du territoire serbe que s'est porté l'effort maximum de l'ennemi venant du nord, tandis que les Bulgares attaquaient par le sud vers Negotin, le bas Timok et Zaietchar, situé à l'embranchement de deux voies ferrées, l'une gagnant Nich, l'autre allant plus bas, sur la Morava, rejoindre la grande ligne transeuropéenne Constantinople-Paris. Ainsi se trouvaient conjugués deux efforts dont l'un, du nord allait au sud, et l'autre de l'Orient cherchait le Septentrion. Entre eux se multipliait en actes surhumains l'héroïque armée dont le monde admire la valeur.

Nous voudrions dire ce qu'est la voie danubienne, maintenant au pouvoir de l'Allemagne, ce que vaut la route terrestre encore chaudement disputée, comment se présente la contrée que délimitent deux fleuves dont l'eau, se frayant un passage, aujourd'hui comme jadis, marque aussi le chemin des hommes suivant leur destin.

Autrefois déjà, le trajet du Danube réunissant Bazias à Novoselo provoquait les rivalités internationales. Il s'amorce près du vieux château fort de Golubatz qui, perché sur une pointe rocheuse, domine le fleuve. Plus bas, émerge l'îlot de Babako. A côté de la rive hongroise celui-ci donne, au crépuscule, l'impression d'une tour massive dont l'évocation romantique s'accorde avec ce qui l'entoure. C'est le royaume des contrastes dès que s'ouvrent ces défilés fameux dont l'Europe, tout au moins, ne contient aucune réplique équivalente. Bientôt, une série de rapides où l'eau souvent limoneuse se frange d'écume au contact d'énormes récifs de porphyre. Entre eux des bancs de quartz blanchâtres provoquent de profonds remous.

Quoique d'une rive à l'autre il y ait plusieurs centaines de mètres, la partie navigable à cette époque ne dépasse pas 7 mètres de largeur, là où se trouvent les « Petites portes de fer ». Fleuve en partie séquanien, le Danube dépend des pluies d'automne. Bientôt, le flot montera. Après s'être élargi pour dessiner le bassin de Milanovatz qui mesure 1.400 mètres il se jette contre une imposante muraille rocheuse. Elle semble barrer la route aux eaux mugissantes qui, dès lors, s'engagent dans la majestueuse passe de Kazan où leur profondeur de 80 mètres supplée au resserrement des parois qui cernent le fleuve. Celui-ci descend ainsi vers Orsova, puis encadre l'île d'Ada-Kalé, lambeau de Turquie semé aux confins de l'Europe. Enfin,

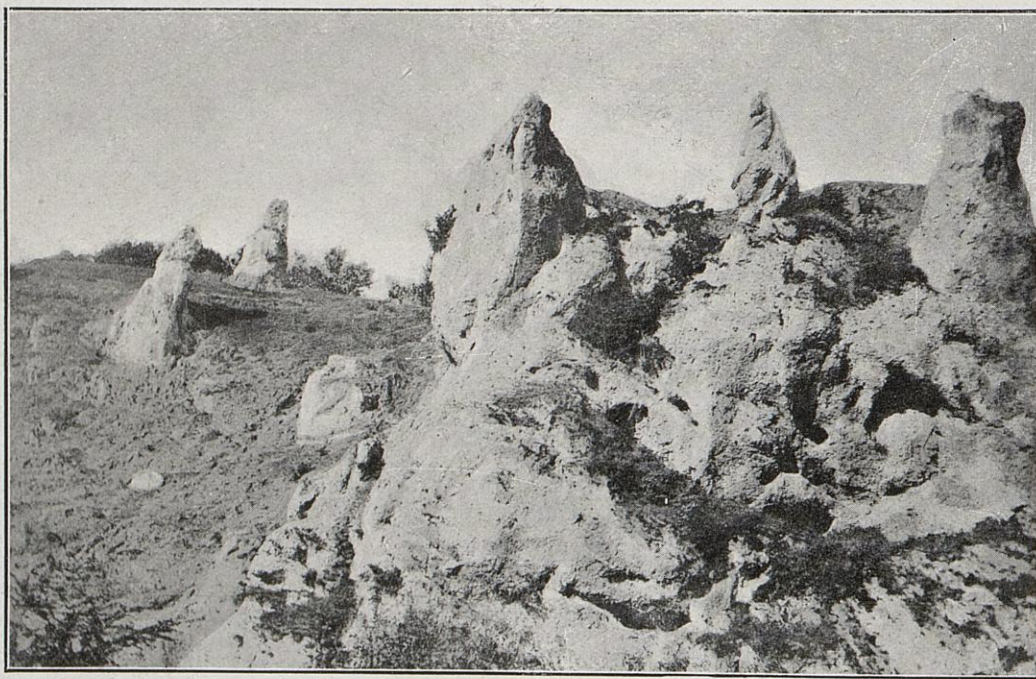
voici le canal qui guide les chalands à travers les rochers de Prigrada. Celui-ci est large de 80 mètres et long de 3.000. Une haute digue de 7 mètres 50 le flanque vers le fleuve. Des bateaux de 2.000 tonnes y passent aisément. Les Turcs doivent bien y penser !...

Tel est le couloir que l'Allemagne s'est acquis en chassant les Serbes de la rive droite du Danube entre Milanova et Negotin.



LES RÉGIONS MONTAGNEUSES DE LA SERBIE. — Le défilé de Pirotte, sur le parcours de la ligne Nisch-Pirotte.

Deux routes longent ce parcours fluvial. Sur la rive gauche, la Hongrie possédait une voie excellente, mais entrecoupée d'ouvrages d'art que les Serbes auront sans doute détruits. Sur la rive droite, le chemin est médiocre et souvent creusé à



LES RÉGIONS MONTAGNEUSES DE LA SERBIE. — Le défilé de Studena à Jelachnitsa.

même la roche. C'est par celui-ci que la liaison s'est faite entre les patrouilles adverses allant au-devant les unes des autres.

Si l'ennemi peut utiliser le Danube, il en tirera grand profit. Mais pour cela il faudra, d'abord,

qu'il en débarrasse la partie navigable des mines et des vieux chalands coulés à travers les passes. Ensuite, restera contre lui la menace des bandes serbes qui, malgré tout, tiendront les montagnes d'où elles attaqueront les convois fluviaux, dominés par les hauteurs voisines.

Le courant rapide aidera au transport vers la Bulgarie. Le lit du fleuve se trouvant à 12 m. 50 sous le niveau de la mer Noire, on comprend la violence avec laquelle ces masses liquides sont entraînées.

Quant à la voie terrestre elle est représentée par la Morava doublée vers le nord par la Mlava. La vallée est parcourue par une bonne route. Le rail suit souvent les courbes que trace la rivière. L'invasisseur pourra-t-il tirer parti de l'un et de l'autre ? Certainement oui, malgré la destruction presque totale qu'en auront faite les Serbes. Ici, l'Allemagne est servie par sa puissante organisation, et ses pionniers remettent en ordre ce qui avait été rendu inutilisable. Malgré tout, sa marche en avant en reste fortement retardée.

A Paratchin sur Morava un chemin de fer secondaire se détache de la ligne principale. Il va, comme nous l'avons vu, rejoindre Negotin par Zaietchar. Une fois arrivés là les ennemis s'efforceront vers une seconde jonction avec leurs alliés de Sofia qui viendrait compléter celle opérée sur le Danube.

Ainsi, la région intermédiaire dont il nous reste à parler se trouve nettement délimitée. Vers le nord et l'est le Danube, à l'ouest la vallée de la Morava, enfin au sud la ligne ferrée Paratchin à Negotin entourent le pays montagneux où la guerre de partisans n'a pas, malgré tout, dit son dernier mot !

Dans ce quadrilatère irrégulier la montagne s'entoure de sa mystérieuse attirance. Point de route, mais seulement de mauvais chemins, souvent sentiers impraticables. Ces 110 kilomètres en largeur face au nord et 20 lieues en profondeur peuvent abriter de courageux patriotes qui harcèleront les ennemis à droite et à gauche. Même dans cette terre serbe pourtant déjà rude il est peu de régions aussi inhospitalières. Sans doute n'y a-t-il là rien de la majesté des hautes crêtes dont les Alpes, les Dolomites ou la Tatra contiennent les incomparables beautés. Cependant, une altitude moyenne de 1.200 à 1.300 mètres avec d'innombrables coulées brusques et profondes, des rivières et des ruisseaux s'écoulant de partout, des bois touffus et des landes où l'homme se faufile en rampant, voilà qui suffit à cacher ces terribles soldats dont l'Allemagne après avoir, si elle le peut jamais, détruit les colonnes devra encore abattre les groupements isolés. Entre les monts Goloubinie, Belianitza, Mirotsch, le Lisats domine de ses 1.459 mètres le pays environnant. C'est là, d'ailleurs, que s'amorce l'impressionnante chaîne carpathique dont la noble beauté se déploie sur une longueur de 1.500 kilomètres par delà le Danube, enserrant la plaine hongroise qu'elle ne put un moment défendre contre la Russie victorieuse.

Dans cette partie l'aspect de la Serbie est moins oriental que vers la frontière grecque, surtout dans la vallée du Vardar où les minarets, dominés par de hauts cyprès donnent une impression si étrange. Ici, de rares groupes de maisonnettes perdues loin de tout chemin abritaient ces paysans frugaux, durs à la fatigue, à l'aspect un peu sauvage mais au cœur honnête et vaillant.

Quand les Austro-Allemands pousseront jusqu'au centre de cette région, ils seront obligés de laisser leur artillerie et de compter avec toutes les surprises dont les accableront ces hommes magnifiques, tous mués en héros.

L'avenir qui certainement nous donnera la victoire, n'est cependant pas sans menace sur ce chemin du « proche Orient », ainsi qu'aimaient à le nommer les fougueux pangermanistes de Berlin. Malgré cela on peut assurer que perdant son sang de toutes parts, l'ennemi s'est jeté dans une aventure dangereuse, et

touchât-il même au but, Constantinople, le prix de ce succès éphémère ne sera-t-il pas trop lourd pour un peuple qui voit contre lui le monde se cabrer dans un unanime sentiment de réprobation.

Charles STIÉNON.

[Du carnet de route qu'un officier parti avec l'armée d'Orient adresse à l'un de nos amis, nous extrairons, pour nos lecteurs, les passages qui sont de nature à les intéresser le plus. Voici quelques-unes de ces pages si attachantes, si curieuses, si amusantes et si instructives aussi ; elles ont, on le remarquera, tout l'attrait d'un document vécu.]

FEUILLETS DE ROUTE EN ORIENT

En mer. Le 11 octobre 1915.

— Trop tard, mon vieux, vous avez manqué Cythère. Allons bon, moi qui m'étais promis de me lever à temps pour saluer au passage l'île propice aux amants.

Je reste navré en haut de l'escalier qui conduit à la passerelle du commandant, clignant des yeux sous le soleil de feu qui fait miroiter la mer d'un bleu intense et lourd.

Devant mon air sincèrement désolé, le camarade qui vient de m'interpeller se met à rire : « — Ne regrettez rien, allez, il paraît que nous avons doublé l'île de Vénus à minuit. Impossible de rien prévoir avec cet itinéraire bizarre. On était parti pour un long détour et nous voici maintenant au milieu de l'archipel.

— C'est pour tromper le Boche, jette en passant le capitaine M.

Le fait est que le sous-marin qui aurait voulu nous attendre eut été bien en peine de deviner nos points de passage.

Malgré cela d'autres précautions sont prises à bord du navire qui emporte vers Salonique le général Sarrail commandant en chef l'armée d'Orient et son état-major.

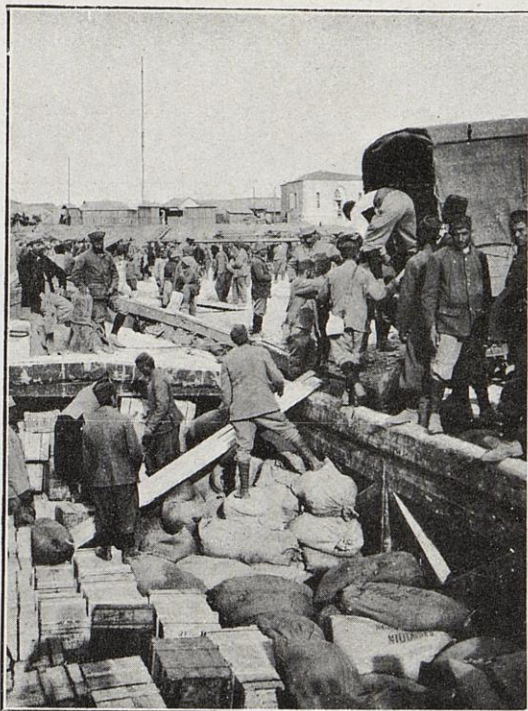
Une vigie surveille l'horizon en haut du mât ; des guetteurs à l'aide de puissantes jumelles fouillent la crête des flots ; les canons sont prêts. Depuis la partie occidentale de la Méditerranée, de nombreux contre-torpilleurs nous escortent, décrivant devant nos yeux des courbes gracieuses qui laissent sur la mer, calme comme un lac, un sillage d'un vert d'émeraude.

Parfois le commandant échange avec eux des signaux, pour nous mystérieux, au moyen de pavillons multicolores qui s'élèvent en claquant sous le vent, pour revenir ensuite se poser sur le pont comme de grands papillons fatigués.

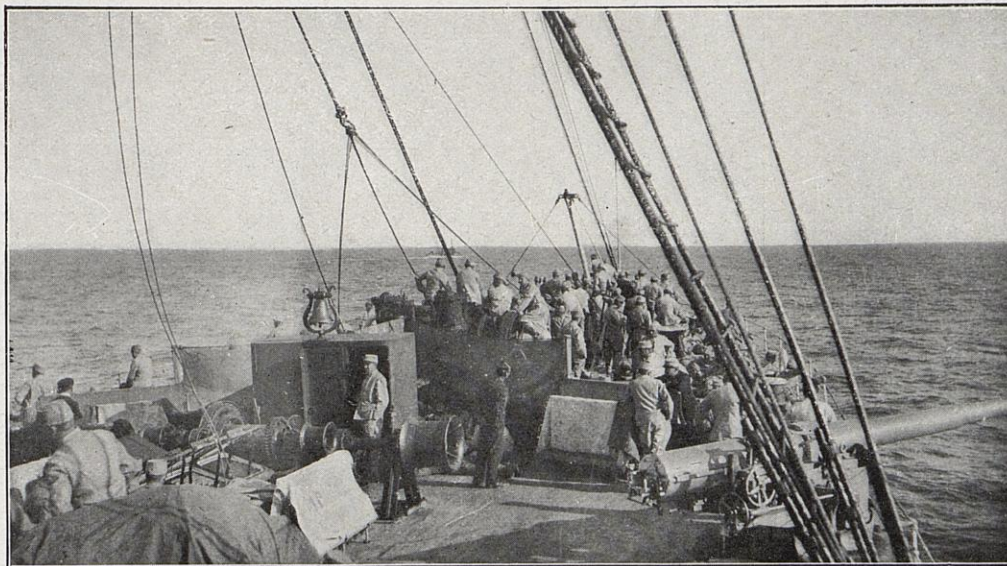
Mais rien d'inquiétant n'est signalé et nous sommes tout au spectacle féerique qui s'offre à nos yeux.

A droite, à gauche, en avant, noyées dans une brume de chaleur dont sont estompées leurs arêtes trop vives apparaissent à nos yeux les innombrables îles grecques.

Dénudées, sauvages, elles n'en ont pas moins un charme



De Moudros, on prépare avec fièvre l'envoi des provisions à Salonique.



Sur le vaisseau qui se dirige vers la Grèce, les soldats massés à l'avant font leur apprentissage de navigateurs.



Durant toute la route, on a surveillé fort attentivement les airs et l'horizon.

intense. Leur rudesse montagnarde tranche farouchement sur la mollesse exquise de la mer azurée.

Et puis elles ont des noms si doux, des noms si évocateurs. Rien qu'à les citer de lointains souvenirs classiques nous remontent à la tête.

L'un invoque les divinités antiques dans une improvisation qui est un amusant pastiche, un autre, à la vue d'une côte particulièrement désolée, se lamente rétrospectivement sur les malheurs de Philoctète, un capitaine décrit avec verve l'expédition de Troie et évoque : les nefs éperonnées.

Emportant sur la mer, tempétueuse hélas
Les hommes chevelus de l'héroïque Hellas.

Cependant, qu'accoudé sur le bastingage, un colonel d'infanterie de marine récite d'une voix chaude qu'un clair accent du Midi rend plus chantante des vers de José-Maria de Hérédia.

Puis des comparaisons s'imposent. Nous partons nous aussi pour des aventures lointaines, vers des pays inconnus de nous et voilà que chacun se met à broder sur ce thème. Modernes Argonautes, à la recherche de quelle toison d'or courons-nous ?

Notre premier objectif est de voler au secours de l'héroïque petit peuple serbe qui fait depuis bientôt trois années l'admiration du monde, c'est une mission pleine de grandeur, une mission bien « tradition française ».

Mais en la remplissant de toute notre âme, ne se pourrait-il pas que nous rencontrions dans ces Balkans remplis de surprises la solution du conflit européen ?

Si les Alliés se rendent bien compte de l'importance de ce front nouveau, s'ils y envoient sans marchander les hommes et les munitions, peut-être est-ce dans les plaines de la Macédoine que se jouera la dernière manche de la formidable partie engagée entre les nations de l'Europe.

— A quoi rêvez-vous là-haut ? Venez par ici : nous avons découvert un coin charmant.

Quelques camarades se sont installés dans une des barques de sauvetage. Je les rejoins. De là on domine tout le navire, dont le spectacle, je vous jure, ne manque pas de pittoresque. Tout à l'avant, des hommes du bataillon embarqué en même temps que nous se sont installés. Ils regardent avec étonnement, nos braves poilus, ce spectacle de la mer si nouveau pour la plupart d'entre eux.

Sur le premier pont, celui des passagers de première en temps de paix, des chevaux ont été parqués. Autour de nous se trouve un fouillis de voitures de compagnies, et de cuisines roulantes. Sur le deuxième pont les hommes circulent : fantassins, dragons de l'escorte, gendarmes de la Prévôté. A l'arrière du navire un service de douches a été installé et ce sont des rires et des cris sous le jet qu'un marin manie avec habileté.

— Le général !

Il vient d'apparaître près de nous et nous nous sommes levés d'un bond.

En nous apercevant, il se met à rire :

— Vous avez trouvé la bonne place, hé ? Restez assis.

Et le voici qui, alerte comme un jeune homme, enjambe la barque et prend place au milieu de nous.

Un mot aimable à ceux qu'il connaît depuis longtemps et, tout de suite, des questions aux autres.

— Rappelez-moi votre nom. Active ? Réserve ? Quels services ? Qu'avez-vous fait depuis la guerre ? Blessé ?... Quelle est votre profession dans la vie civile ?

Et c'est fini. Il n'oubliera plus jamais aucun des renseignements que vous venez de lui donner. Sa prodigieuse mémoire les a enregistrés, catalogués. Alors on ne parle plus service. Des anecdotes gaies se succèdent. Ses yeux bleus si énergiques, qui savent même, quand il le faut, se montrer durs, s'éclaircissent dans un rire jeune.

Et quand tout à l'heure, il partira, appelé par une question de service, il laissera ses auditeurs charmés par sa bonne humeur, touchés par sa simplicité, prêts à tous les sacrifices pour ce chef qui les a faits siens rien qu'en plongeant dans leurs yeux son regard clair et direct.

Oui, le général Sarrail est un vrai chef, dans toute l'acception du mot, et le gouvernement a été bien inspiré en envoyant dans ces pays difficiles, un de ses meilleurs généraux, celui qui par son habileté, son énergie, sa ténacité sauva Verdun, il y a un an, et fut un des vainqueurs incontestés de la Marne.

La vigie vient de signaler un navire à l'horizon. Tout le monde se hâte de grimper sur la passerelle. On aperçoit une masse noire qui grandit, grandit ! C'est un vaisseau de guerre. Il vient sur nous de



Le lieutenant A... député de Boulogne, quatre fois cité à l'ordre de l'armée, et le capitaine O...

toute sa vitesse, puis nous ayant reconnus, vire et passe à notre côté, cependant que son équipage nous acclame.

Hier nous avons croisé ainsi un torpilleur, une escadrille de contre-torpilleurs, un croiseur. Ce sont nos braves limiers qui font la police de la mer dont ils nous assurent la maîtrise. Le vaisseau n'est déjà plus qu'une fumée au loin dans le ciel, il cherche le navire ennemi qui oserait s'aventurer dans ces parages. Mais aucun ne se montre. Les flottes austro-allemandes restent dans leurs ports bien gardés sous la protection de leurs champs de mines.

13 octobre 1915.

Salonique s'élève en amphithéâtre sur les pentes du mont Kortiach, dit le guide. C'est une ville de 200.000 habitants dont la moitié, à peu près, est israélite.

Elle ressemble comme une goutte d'eau ressemble à une autre, à toutes ses sœurs de l'Orient. Même bruit, même grouillement, mêmes insupportables crieurs de bottes, marchands d'olives, d'amandes, crieurs de journaux, mendiants, même foule amusante, bigarrée, disparate.

Il y a de tout dans cette foule, voire des Turcs reconnaissables à leur fez rouge et des Bulgares à la tête entourée de lourdes étoffes.

Nos braves pioupiou se promènent au milieu de tout ce monde, étonnés, ravis, goûtant à toutes les sucreries orientales, fumant tous les tabacs doux.

La population leur témoigne d'ailleurs assez de sympathie, en s'efforçant surtout de leur vendre le plus de choses possible au plus haut prix.

La mobilisation grecque se poursuit normalement et nous croisons des quantités de soldats et d'officiers qui se montrent vis-à-vis de nous de la plus grande courtoisie. Les hommes nous saluent très correctement et, malgré notre attention, les officiers nous devançant la plupart du temps.

Il y eut même l'autre soir une très touchante manifestation au restaurant Bastasini où des officiers grecs levèrent leurs coupes en l'honneur des succès français.

Les régiments que nous voyons défilier ont une très belle allure.

Les bureaux de l'état-major français sont installés près du port et le travail y commence intense, cependant que de nombreux chalands débarquent troupes et matériel.

Nos hommes ont formé un camp à quelques kilomètres de la ville, à Zeintinlik.

Je m'y rendrai demain.

Salonique, le 18 octobre 1915.

« Les forces que vous débarquez à Salonique, nous disait il y a deux jours un officier grec, sont pour nous un aimant qui nous attirera en fonction de sa grosseur et de son importance. »

Je m'en voudrais de ne pas noter dans mon carnet de route cette formule qui résume admirablement toutes les observations glanées ici, à droite et à gauche, depuis notre arrivée.

Oui tel est bien, à l'heure actuelle, l'état d'esprit du peuple hellène.

Il a pour la France une sympathie évidente, encore que, par une négligence coupable, nous ayons laissé se glisser chez lui une énorme influence allemande ; il admire l'héroïque peuple serbe et, par-dessus tout, il a pour les Bulgares une haine farouche et violente. La dernière guerre intra-balkanique a laissé son âme étrangement ulcérée et le succès n'a pas assouvi sa soif de vengeance.

Il y a dans Salonique une rue du Bulgarechtone (tueur de Bulgares) et on joue, en ce moment, au théâtre des Variétés de cette ville une pièce intitulée : ΟΜΑΥΡΟΣ ΚΑΥΑΛΑΠΕΣ (le cavalier noir), épisode d'une guerre entre Grecs et Bulgares dans laquelle ces derniers sont traités d'incendiaires, d'espions, de voleurs, d'égorgeurs d'enfants, de violeurs de femmes et, chaque fois qu'un acteur en scène parle de la déclaration de guerre, du franchissement de la

frontière, de la marche sur Sofia, le public, presque exclusivement composé d'officiers, manifeste son enthousiasme par des acclamations et des applaudissements prolongés. Ce sont là des faits symptomatiques.

Mais, à côté de ces sentiments, il y en a malheureusement d'autres qui les contre-balaçent : tout d'abord



Le premier espion, déguisé en pope, arrêté par nos troupes à Salonique.

une crainte et une lassitude de la guerre bien compréhensibles chez un peuple qui vient, il y a deux ans à peine, d'en supporter toutes les fatigues et toutes les horreurs, ensuite l'appréhension d'un échec qui risquerait de compromettre les beaux résultats obtenus, enfin une croyance savamment entretenue en la puissance et en la force des empires du centre.

J'ai eu l'occasion ce matin de rendre visite, en compagnie de mon camarade le lieutenant Abrami, député de Boulogne-sur-Mer et grand ami des Grecs dont il parle admirablement la langue, à M. Périclès Argyropoulo qui était, il y a quelques semaines encore, préfet de Salonique, poste qu'il abandonna lors de la démission de M. Venizelos.

C'est un homme jeune, actif, réfléchi, français de cœur et de culture, qui fit toutes ses études à Paris et se montra toujours et en toutes circonstances le partisan combatif et ardent de notre pays.

Après nous avoir exprimé ses regrets de ne plus pouvoir servir notre cause comme il eût été heureux de le faire, il nous confirma en termes clairs, précis et mûrement pesés ce que l'on nous avait fait sentir.

« On sait, en Grèce, nous dit-il, que les Austro-Allemands font un gros effort contre la Serbie, que l'armée bulgare est importante et l'on croit que les Turcs soutiendront cette dernière par l'envoi de 100 à 150.000 hommes. On se demande si les alliés sont disposés à faire un effort semblable, et l'affaire des Dardanelles entreprise avec de trop minces effectifs au début n'est pas faite pour inspirer confiance. »

« Le grand état-major est persuadé que l'armée serbe n'existera plus dans quinze jours et que l'Entente, malgré son ferme désir de soutenir ses alliés, ne pourra pas distraire des hommes en nombre suffisant de son front français pour lui venir en aide. »

« Telles sont les raisons qui l'ont décidé à ne pas se jeter dans ce qu'il craint devoir être une aventure. »

« Quand il s'apercevra que la première partie de ses pronostics ne s'est pas réalisée, quand il verra que les troupes franco-anglaises continuent à débarquer régulièrement, alors vous aurez fait un grand pas. Si vous agissez vite et si vous frappez fort, le dernier mot n'est peut-être pas encore dit, même par la Bulgarie. »

« Ah ! c'est que, voyez-vous, la campagne a été fort bien menée dans notre pays par vos ennemis et vous n'avez pas fait tout ce qu'il eût fallu pour la combattre. Peu à peu, adroitement, les Allemands se sont infiltrés chez nous, ils se sont emparés de certains journaux d'autant plus facilement qu'ils ne leur demandaient ni d'insulter la France, ni d'encenser l'Allemagne, mais simplement de publier leurs nouvelles, et vous les connaissez leurs nouvelles ! Ils sont parvenus à créer cette légende absurde d'une Allemagne inépuisable en hommes, en munitions, en argent. »

« Déjà, avant la guerre, ils étaient parvenus à attirer chez eux, dans leurs Universités, des fils de la haute société qui, autrefois, allaient faire leurs études en France. Et vous n'avez pas lutté ! »

« Mais il n'est plus temps de récriminer, il faut agir. »

« La victoire de l'Entente me paraît certaine et nous faisons pour elle des vœux ardents ; il faut que la France triomphe dans les Balkans, il le faut pour nous aussi, sans quoi... et pendant qu'il prononce ces paroles la figure de M. Argyropoulo prend une expression douloureuse qui nous émeut, sans quoi ce pays-ci deviendra une petite Prusse et c'est une idée que je ne puis supporter. »

Ces paroles franches sont celles d'un ami clairvoyant.

Retenons-les et faisons-en notre profit à l'avenir. Nous ne nous sommes pas assez préoccupés de ces questions d'influence, nous n'avons pas assez créé d'écoles françaises, nous n'avons pas assez soutenu celles qui existaient. Et pourtant ce sont ces écoles qui, en répandant la langue, la culture françaises, forment des zones d'influence dont un jour on peut apprécier l'importance et la valeur.

Il y a dans Salonique une mission laïque française, un lycée français, à la tête duquel se trouve un homme éminent qui a su, dans ces périodes difficiles, maintenir tout le prestige de notre pays.

Universitaire de haute culture, M. Lecoq est parvenu à grouper près de six cents élèves autour de lui.

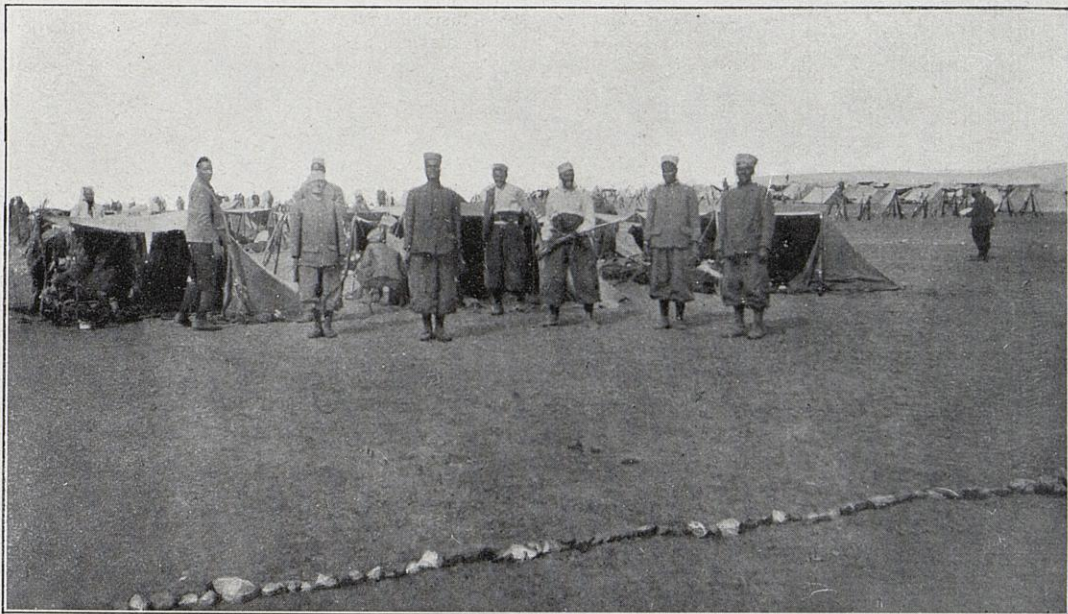
Dès notre arrivée ces enfants, ces jeunes gens ont mis à leurs boutonnières de petits drapeaux tricolores et se sont ingénies à nous rendre service. Ce sont eux qui nous abordent dans la rue quand ils nous voient hésitants



Débarquement de troupes françaises à Salonique.



Le Lycée français,



Le camp de Zeintinlik, où sont concentrées toutes les troupes françaises, à quelque distance de la ville.

et nous demandent : « Que cherchez-vous, Monsieur ? Voulez-vous que je vous renseigne ? »

A côté du lycée, une association d'anciens élèves maintient de cordiales relations entre tous ces hommes façonnés par la littérature et la science françaises.

Il faut avoir vu quelle aide morale et matérielle cette mission laïque nous a apportée ces jours-ci pour se rendre compte de son importance.

Eh bien, des œuvres comme celle-ci, nous devrions en avoir des centaines dans tout l'Orient, des centaines que nous soutiendrions et aiderions, car on ne trouve pas tous les jours des hommes comme M. Lecoq ayant une âme d'apôtre et un dévouement aussi absolu et aussi désintéressé pour la cause nationale.

Aujourd'hui toutes les fautes passées peuvent encore être réparées.

Il faut prouver que la France est toujours forte, qu'elle est la plus forte, et pour cela envoyer ici de gros effectifs dans le plus bref délai.

Alors ceux qui se sont laissé abuser par le bluff allemand verront avec effroi quelle impardonnable erreur ils ont commise.

Camp français. 19 octobre 1915.

Dès leur débarquement les troupes sont dirigées sur Zeintinlik, à trois kilomètres environ de Salonique. C'est là que sont établis les camps.

Pour s'y rendre on traverse le quartier franc, un des plus bruyants et des plus grouillants de

la ville où se trouvent de curieuses boutiques de fourreurs.

On suit après une route poussiéreuse que bordent d'anciens cimetières turcs désaffectés, au milieu desquels

roulantes de nos troupes métropolitaines, arabes de nos régiments d'Afrique, petits chevaux grecs aux bâtts savamment équilibrés. Nous entrons dans une véritable Babel militaire.

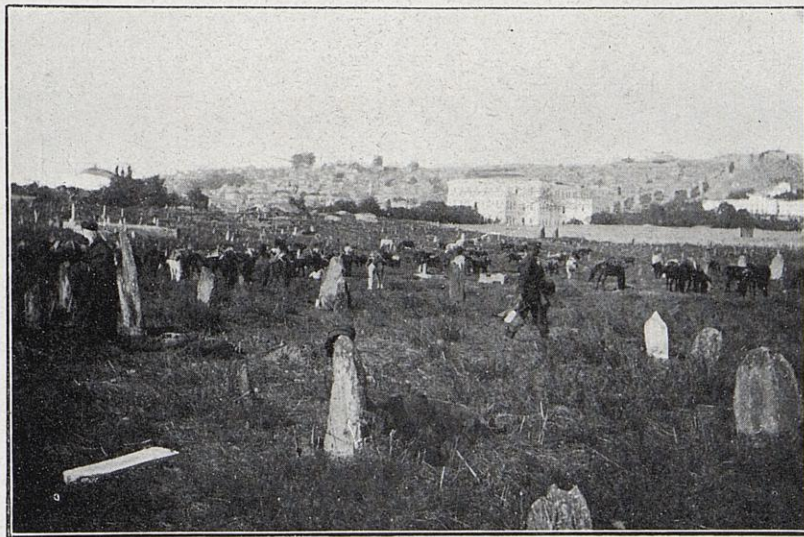
Voici d'abord les corps d'armée qui concentrent nos hôtes, puis les campements britanniques dont les hautes tentes blanches semblent des pains de sucre, enfin voici les petites tentes basses et brunes de nos troupiers qui se confondent avec le sol pelé. Chasseurs d'Afrique, poilus arrivés de la Champagne ou du Nord abasourdis et charmés de se trouver dans ces contrées nouvelles, légionnaires, zouaves, hommes noirs de la Martinique, tirailleurs algériens, rivalisent d'ingéniosité pour orner leurs emplacements.

Ici on fait des bordures avec des cailloux, là le numéro du régiment s'étale majestueusement sur le sol, plus loin les tentes des officiers sont entourées de véritables petits jardins improvisés.

Mais le premier prix appartient sans discussion au 1^{er} régiment de marche d'Afrique, que commande le lieutenant-colonel S..., un brave qui a fait tous les fronts de France et des Dardanelles.

On ne peut pas rêver camp plus soigné, mieux ordonné, discipline plus parfaite.

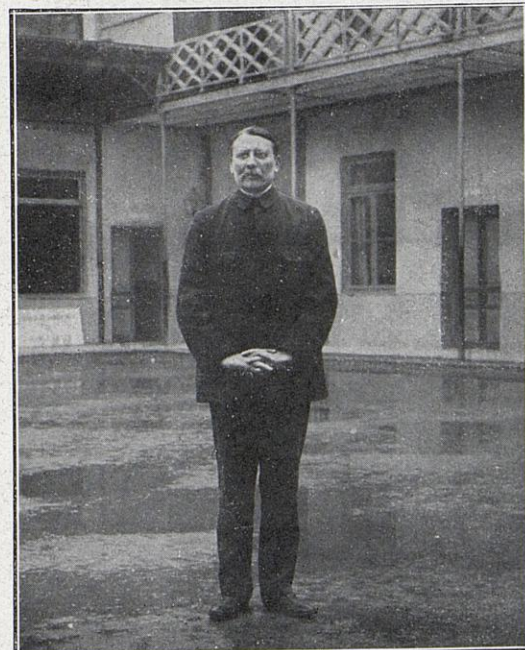
Bientôt, demain peut-être, tous ces hommes franchiront la frontière serbe pour montrer au roi Ferdinand que les soldats français, que pourtant il devrait connaître, sont toujours les premiers soldats du monde.



Un ancien cimetière turc où des chevaux de la ville trouvent leur vie.



Le drapeau du 1^{er} régiment de marche d'Afrique : au milieu, le lieutenant-colonel S... commandant le régiment ; à gauche, le capitaine-adjutant R... C... un de nos confrères italiens, engagé dès le début de la guerre.

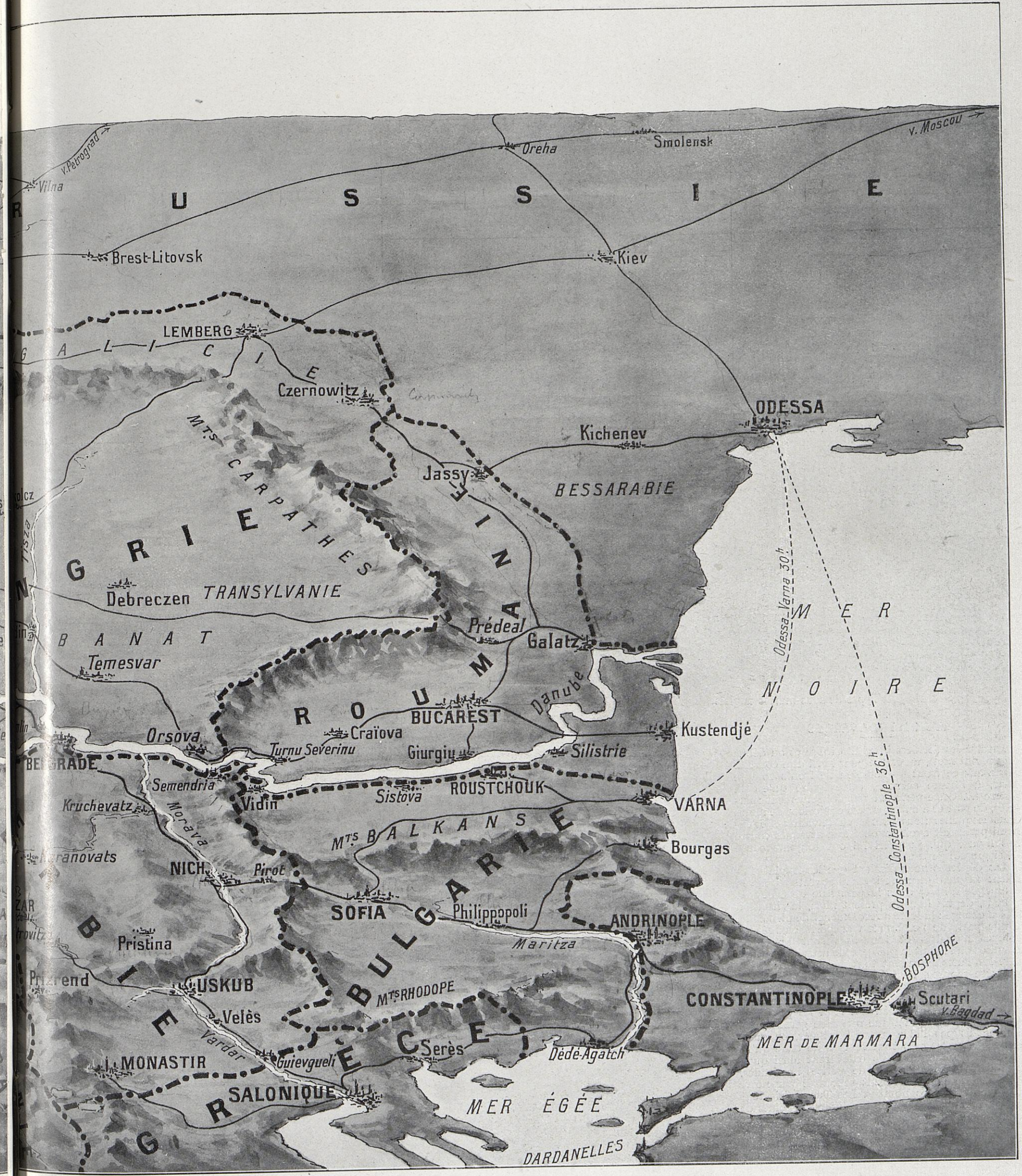


M. Lecoq, chef de la mission laïque française et Directeur du Lycée français de Salonique.



ESCARMOUCHES DE PATROUILLES. (Dessin inédit de Fred. Voigt.)

Depuis nos derniers succès dans la région de l'Artois, nos ennemis nous surveillent encore plus soigneusement que de coutume, de façon à tâcher d'enrayer toute offensive nouvelle qui se produirait, de notre côté. Souvent, pour se renseigner sur nos mouvements, les cavaliers ennemis sont venus jusqu'aux confins des bois où sont cantonnées nos troupes : ils y ont rencontré nos dragons qui eux aussi, faisaient patrouille. Ces collisions se terminent presque toujours à l'avantage de nos braves «*grands frères*», qui, après avoir durant de longs mois fait métier de fantassins dans les tranchées, brûlent du désir de briller à nouveau dans les combats de cavalerie.

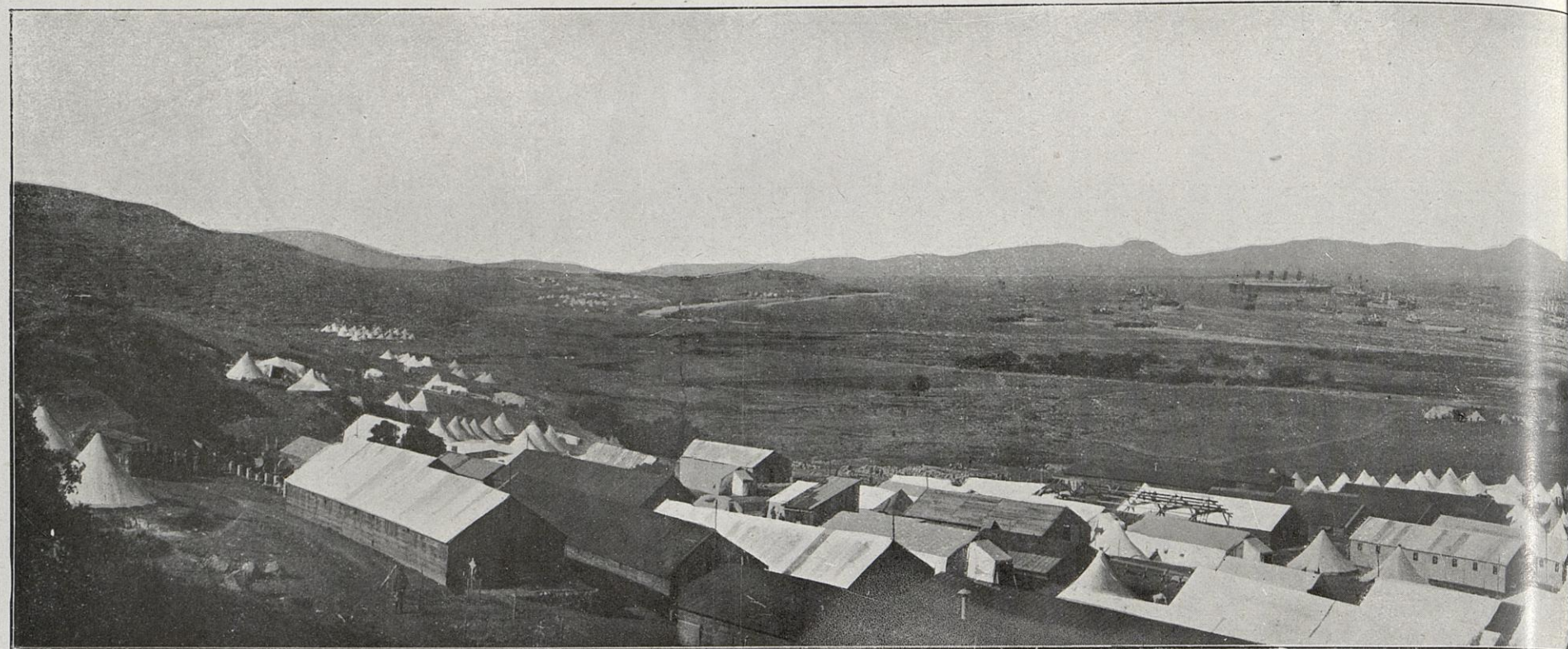


LE « DRANG NACH OSTEN », OU LA MARCHÉ VERS L'EST, RÊVE

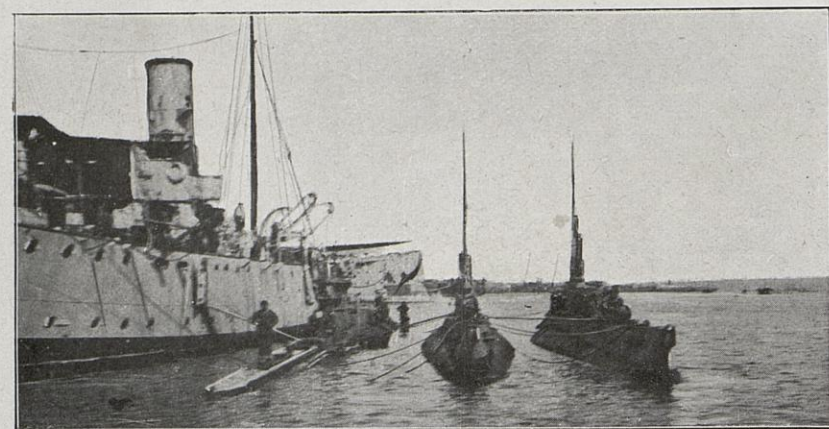
La carte que nous publions ici montre d'une façon matérielle le rêve échauffé et, pendant quarante ans, soigneusement caressé dans le silence, par l'Empereur allemand qui et de l'Orient!... D'Hambourg à Constantinople, par les chemins de fer, l'Allemagne captait toute la production du vieux continent. Au-delà de Constantinople, une autre voie et d'autre part les troupes alliées, dans les Balkans, sauront bien couper et briser en morceaux le long ruban.

COMPÈUX DE CELUI QUI S'EST CRU L'EMPEREUR DU MONDE.

Il avait déjà une Allemagne maîtresse du monde, ayant asservi les nations placées auprès d'elle, ayant ruiné l'Angleterre, ayant trusté à son profit le commerce de toute l'Europe... Cette voie se reliait à cet immense réseau. Cette voie irait jusqu'à Bagdad et Bassorah; elle accaparerait toutes les richesses de l'Asie... Mais... l'Angleterre va tenir Bagdad d'ici peu d'acier que l'on avait pensé pouvoir mener des bords de la mer du Nord jusqu'aux rivages du golfe Persique.



AUX DARDANELLES. — Panorama général des campements des Alliés. Au premier plan, les tentes des hôpitaux, des services médicaux et sanitaires.



Types de sous-marins anglais.

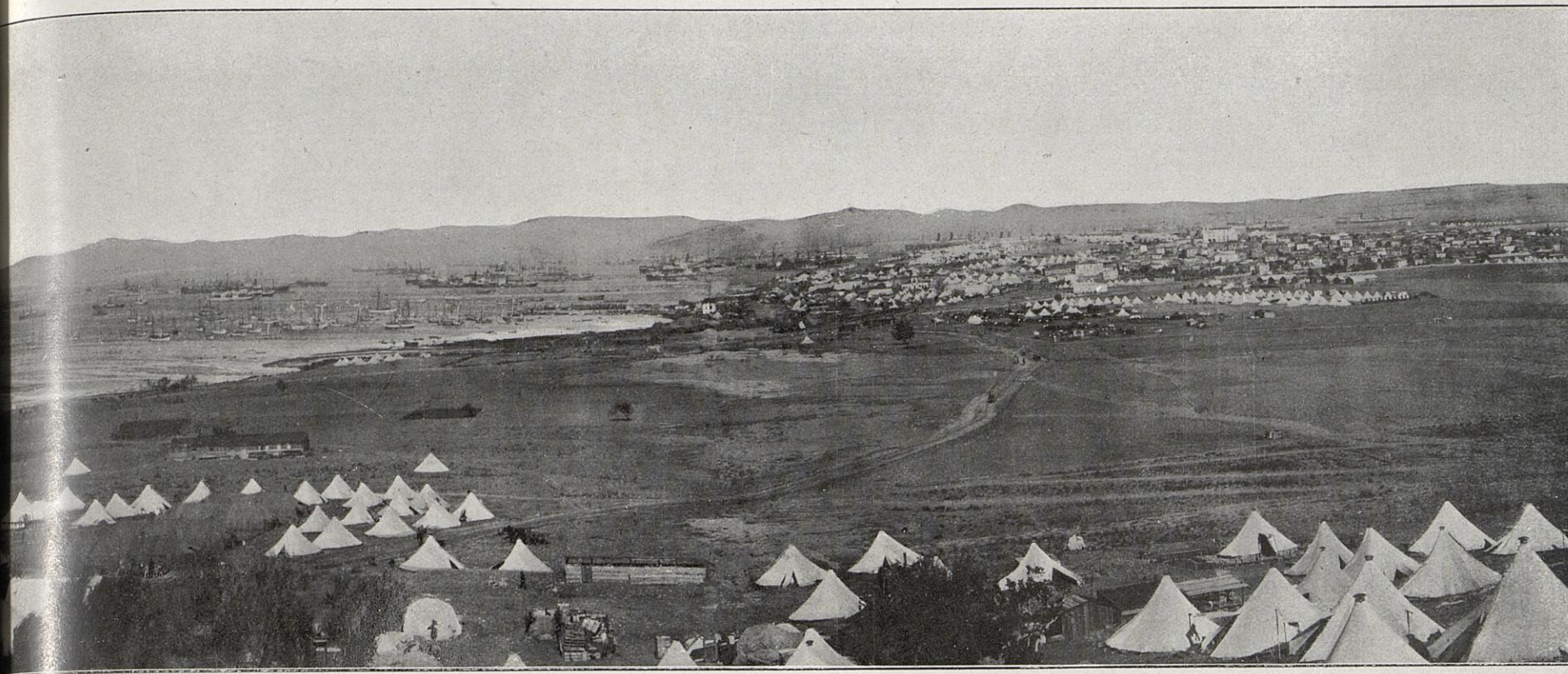
AUX DARDANELLES

Durant les derniers jours d'octobre et au début du présent mois, un calme pour ainsi dire complet régna sur ce front — combien de fronts compte donc, à l'heure actuelle, cette hydre qu'est la guerre !... Cette période avait été seulement marquée, de part et d'autre par des explosions de mines dans lesquelles nous avions eu l'avantage. L'ennemi paraissait avoir renoncé aux attaques contre nos lignes, qui, jusqu'ici lui ont toujours causé de si grosses pertes.

Les dépêches nous disaient que les Anglais faisaient flegmatiquement leurs préparatifs pour la campagne d'hiver dans la péninsule de Gallipoli. Mais, depuis le 4 du présent mois, la situation a bien changé : la lutte a recommencé de plus belle. D'une part, de nombreux transports chargés de troupes anglaises et françaises sont arrivés à Moudros où régnait la plus grande activité. D'autre part les Turcs se mirent tout à coup à attaquer, à quatre reprises, l'extrême droite de la position britannique occupée par les troupes australiennes et néo-zélandaises. Ces braves Osmanlis commencent décidément à posséder à fond les plus brillants secrets de la tactique offensive germanique. N'eurent-ils pas l'idée de se fabriquer, en guise de boucliers, des sacs tout remplis de terre qu'ils portaient devant eux : ils enlevèrent ainsi quelques-unes de nos défenses, de petites barricades, mais chaque fois, ils furent repoussés par notre fusillade et par nos bombes. Les Turcs dirigèrent aussi un feu violent contre les différents points de notre ligne, mais ils ne nous attaquèrent pas. Pourquoi, alors, cette débauche de munitions ? Nul ne le saura jamais ! C'est un secret entre eux, leur conscience et le Prophète ! Malgré l'outrance de cette canonnade, nos pertes, d'ailleurs, avaient été des plus légères. On nous dit et on nous rabâche que les Turcs occuperaient le sud de la Bulgarie pour venir en aide aux Bulgares et pour leur donner de beaux exemples d'héroïsme et de ténacité. Ce serait alors un prêt pour un rendu, car, dans le même temps, on chuchote aux Dardanelles que quinze cents soldats bulgares seraient arrivés dans la presqu'île de Gallipoli et auraient été immédia-



Le port de Moudros : à gauche, l'appontement turc; à droite, l'appontement français.

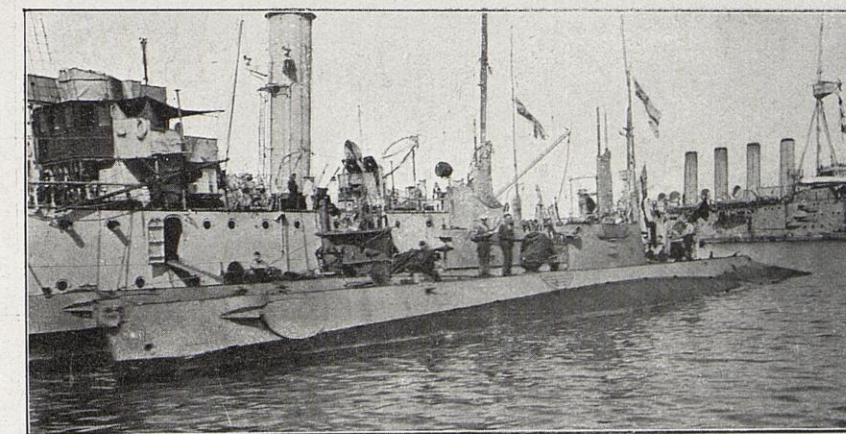


horizon : au centre, le train des équipages; à droite, le parc d'artillerie; à gauche, l'intendance; au fond, l'hôpital anglais.

par voie de mer des troupes turques dans la péninsule.

Le nouveau commandant des forces britanniques, sir Charles Monro, a pris possession de son poste. Ce grand chef n'est peut-être pas aussi connu qu'il le mériterait, parce qu'il est un simple, un modeste, ayant horreur de la publicité. La presse, sur son désir, n'a pas célébré ses mérites, mais ceci n'empêche pas qu'il soit un des chefs les plus distingués que l'on ait pu souhaiter, de ce côté-ci des hostilités. Engagé très jeune, il a combattu aux Indes, fut du corps expéditionnaire envoyé dans le Tiraï, et, lors de la guerre du Transvaal, fut cité, à plusieurs reprises, à l'ordre du jour. Au début de la présente guerre, il s'est battu en France, et fut de ceux qui, lors de la bataille de la Marne, repoussèrent si héroïquement les Allemands qui se ruèrent sur Paris et s'en croyaient déjà maîtres ! Lors de la bataille de l'Aisne, il s'attira les particulières félicitations du maréchal French, qui parla dans ses dépêches de sa vaillance, ce qui lui valut les grades de lieutenant général, puis de général. On s'accorde à voir, dans le général Monro, une des plus hautes personnalités du monde de l'artillerie anglaise.

De ce qu'il n'y a pas eu de bataille rangée aux Dardanelles, il ne faudrait pas conclure que nos soldats restent, là-bas, inactifs, à se tourner les pouces, bien tranquillement étendus sur le sable. Tout le jour, ils surveillent et canardent les tranchées turques voisines, puis, le soir venu, ils se voient à leurs rôles de francs-tireurs ou de grenadiers. Les francs-tireurs, ce sont les patrouil-



Quelques unités de la flotte anglaise.

leurs qui s'en vont bien doucement, bien prudemment, dans la nuit pour étudier le terrain, le reconnaître minutieusement, y discerner les bons endroits où, sans trop se faire voir on peut approcher de très près les organisations ennemies. Leur tâche accomplie, ils reviennent vers leurs tranchées et renseignent les « grenadiers ».

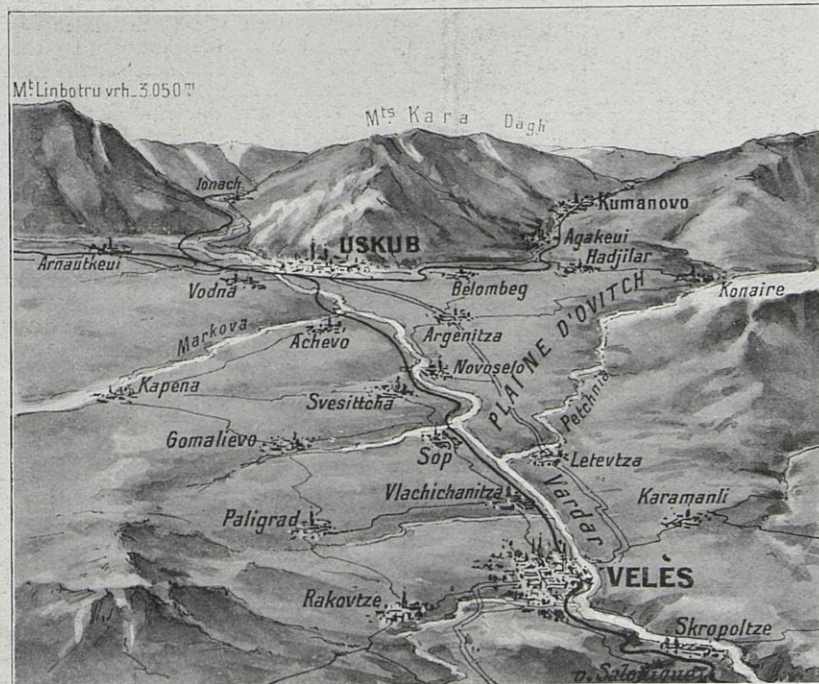
A leur tour, les grenadiers — des volontaires toujours, et jamais ils ne font défaut ! — quittent leurs abris. Avec d'innombrables précautions, ils escaladent la petite échelle qui mène au haut du parapet ; ils l'enjambent, en s'effaçant autant qu'ils le peuvent et en prenant bien garde de ne pas faire crier les fils de fer qui protègent leurs tranchées, car pour peu qu'un bruit se fasse entendre, les Turcs tirent sans répit de tous côtés.

Si tout a bien marché, si on a pu franchir les obstacles sans attirer l'attention de l'ennemi, alors les grenadiers se groupent par deux, se glissent dans la campagne : chacun d'eux emporte une musette contenant une quinzaine de grenades. La tranchée turque n'est pas loin, à une cinquantaine de mètres, en général, mais pour franchir ce court espace, à plat ventre, en avançant sur les coudes, en s'arrêtant par moments, il faut plusieurs heures. Arrivé à huit ou dix mètres de la tranchée ennemie, on commence à entendre les voix des soldats qui l'occupent. Les officiers donnent des ordres d'une voix gutturale. Cette fois, ça y est ! On touche au but du voyage. Les grenadiers se réjouissent. Ils tiennent leurs ennemis. Plus qu'un moment et ils vont jeter la mort sur ceux qui ont abattu ou supplicié tant des nôtres. Les grenadiers plongent la main dans leur musette, se lèvent à demi, donnent un tour de clef au détonateur de la grenade, et les voilà qui arrosent consciencieusement la tranchée adverse. Les projectiles éclatent ; c'est un affolement, un bruit d'enfer. Les Turcs croyant à une attaque générale s'enfuient de toutes parts en se bousculant, en s'interpellant, en criant de toutes leurs forces... Profitant du tumulte, vite nos grenadiers rejoignent leurs abris. Voici la façon dont nos braves soldats égayent leurs nuits sur le front lointain des Dardanelles.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

Le théâtre occidental de la guerre a vu se dérouler de furieux combats pendant la semaine du 30 octobre au 6 novembre. Je ne parle pas des canonnades, ni des épisodes nombreux de la guerre de tranchées, qui sont la monnaie courante, à peu près partout et presque chaque jour. Il s'agit des actions plus déterminées qui se localisent toujours sur



DE VELES A USKUB

nos deux fronts d'attaque, en Artois et en Champagne.

En Artois, l'ennemi a pris l'offensive sur divers points, depuis Givenchy jusqu'au Labyrinthe, au sud de Neuville-Saint-Vaast ; soit sur une étendue de près de 8 kilomètres en ligne droite. Ces points d'attaque ont été au bois en Hache, ainsi nommé en raison de sa forme, à l'ouest de Givenchy, contre la route de Souchez à Angres ; puis, à l'est de Neuville-Saint-Vaast, où des tranchées de première ligne ont été prises et reprises ; enfin, à l'est du Labyrinthe. Partout, les Allemands, malgré leurs plus violents efforts, ont été repoussés avec de lourdes pertes, et, en fin de compte, il n'est résulté de ces engagements aucune modification sensible dans les positions tenues de part et d'autre.

En Champagne, les actions ont été au moins aussi vives et plus importantes, parce qu'elles se sont développées davantage et ont mis en présence de plus gros effectifs. Par ordre de date, on peut signaler en premier lieu notre nouvelle offensive à la Courtine, qui nous a permis de réaliser dans l'intérieur de ce saillant de nouveaux progrès, et fait tomber encore des centaines de prisonniers entre nos mains. A la suite de notre nouvelle avance, l'ennemi a contre-attaqué quatre fois de suite. Il a été refoulé partout, sans pouvoir rien obtenir. Alors, il s'est livré à une énorme dépense de munitions d'artillerie sur toute la partie du front, environ 8 kilomètres, comprise d'une part entre la butte de l'arbre cotée 193 et la butte de Tahure ; d'autre part entre la butte de Tahure et la Courtine, en passant par le ravin de la Goutte. La première partie de cette ligne va de l'ouest à l'est, la seconde du nord au sud. Nos positions à la butte de Tahure, au nord et au nord-est du village, forment donc un saillant très prononcé. Contre chaque face de ce saillant, les feux de l'artillerie ennemie se croisent sur nous. Cette violente canonnade était destinée à préparer une très vigoureuse attaque d'infanterie, qui s'est déclenchée sur tout ce front, employant de forts effectifs, lancés à l'assaut en vagues successives, très denses. Il y avait là, entre autres, des troupes ramenées récemment de Russie. A part une minime portion de tranchée où l'infanterie allemande a pu prendre pied vers le sommet

de la butte de Tahure, l'échec de cet assaut, plusieurs fois renouvelé, a été complet et sanglant. A peine était-il repoussé pour la dernière fois, que l'ennemi commençait une nouvelle préparation d'artillerie sur le même front, avec l'aide d'obus suffocants. Puis, il lançait une nouvelle série d'attaques, en les dirigeant, non plus sur l'ensemble, mais sur des points déterminés : un à la Courtine ; un à la butte de Tahure ; les deux autres dans l'intervalle, au nord-est du village et contre le village lui-même. Ce fut pour lui l'occasion d'un nouvel échec, aussi

mouvement de terrain dénommé *La Main de Massiges*, si fortement organisé et que notre infanterie coloniale a si brillamment enlevé, peu après notre offensive générale. Cette fois, l'attaque se portait contre la partie de la position où nous sommes presque en contact avec l'ennemi resté maître de l'ouvrage de *la Déjàte*, un peu plus au nord. La lutte s'est déroulée sur la hauteur, au sud de la ferme Chausson, laquelle est située en contre-bas, sur le chemin de Perthes à Cernay-en-Dormois, au revers nord de cette hauteur. Cette lutte a été acharnée ; quelques éléments de tranchée de notre première ligne ont été pris par l'ennemi d'abord, puis repris par nous, en dépit d'une résistance désespérée qui a tout mis en œuvre, jusqu'aux jets de plus en plus enflammés. Au total, malgré les plus grands efforts des Allemands, nous avons gardé sur ce front de Champagne toutes les positions conquises et nous avons même réalisé quelques progrès à la Courtine. Les fluctuations de peu d'étendue qui se produisent forcément dans les boyaux où l'on combat à la grenade et les braves corps à corps, restent sans influence sur l'ensemble. Quant aux attaques allemandes de la semaine précédente entre la Suippe et la Vesle, elles ne se sont pas renouvelées.

En ce qui concerne la guerre en Russie, je pourrais presque reproduire mot pour mot ce que je disais la semaine dernière : la situation reste la même, et c'est une chose fort importante, car les Allemands ne cessent pas de faire contre la ligne de la Dwina des efforts stériles, tandis que les Russes continuent à leur infliger des échecs dans la région sud de Dwinsk et à gagner du terrain sur le front des passages entre les lacs. Leurs progrès dans cette direction deviennent de plus en plus menaçants pour la droite de l'armée allemande qui opère vers la Dwina, et cette armée fortifiée des lignes de défense en arrière.

De là jusqu'au sud du Pripet, il ne se passe toujours rien qui mérite d'être signalé, depuis la dernière offensive russe sur la Chara. Mais au sud du Pripet, l'armée du général Ivanhoff poursuit ses succès. Cette fois, ses principaux avantages, qui s'étaient manifestés récemment vers Novo-Alexiewetz, se sont portés, et d'une façon aussi brillante, en Galicie, dans la région de Tarnopol et au sud de

cette ville, en se rapprochant du Dniester. On parle maintenant d'une concentration russe en Bukovine et même d'une menace immédiate contre Czernowitz ; mais nous n'en sommes pas encore certains. Si cette concentration a lieu, elle pourra prendre sur la situation générale, politique et militaire, dans les Balkans, une heureuse influence.

Le côté très préoccupant reste toujours celui de la malheureuse Serbie. Sa position est, sinon désespérée, du moins mauvaise et dangereuse. Sur le front nord, les troupes serbes ont abandonné toute la région, profonde de 50 kilomètres, environ, qui s'étend au sud du Danube, entre ce fleuve et la branche occidentale de la Morava, laquelle coule parallèlement, de l'ouest à l'est. L'armée se replie sur la rive droite de cette branche, au sud, et sur la rive gauche de l'autre branche, coulant du sud au nord. Dans cette seconde direction à angle droit sur la première, elle fait face aux Bulgares venant de l'est. A l'opposé, à l'ouest, les Autrichiens ont peu avancé jusqu'ici. Ils sont contenus par les Monténégrins, et d'ailleurs, leur passage de la frontière serbe, vers Visegrad, les conduit dans la vallée de la Morava occidentale, au nord des lignes occupées par l'armée serbe ou même dans le flanc gauche de cette armée. Dans toute cette région, en somme, si la position des Serbes n'est pas belle, du moins elle est encore défendable, et l'ennemi peut y être arrêté, tant par la vaillance des défenseurs que par les difficultés considérables qu'offre le terrain, dépourvu de bonnes routes. Au besoin, la retraite plus au sud reste possible.

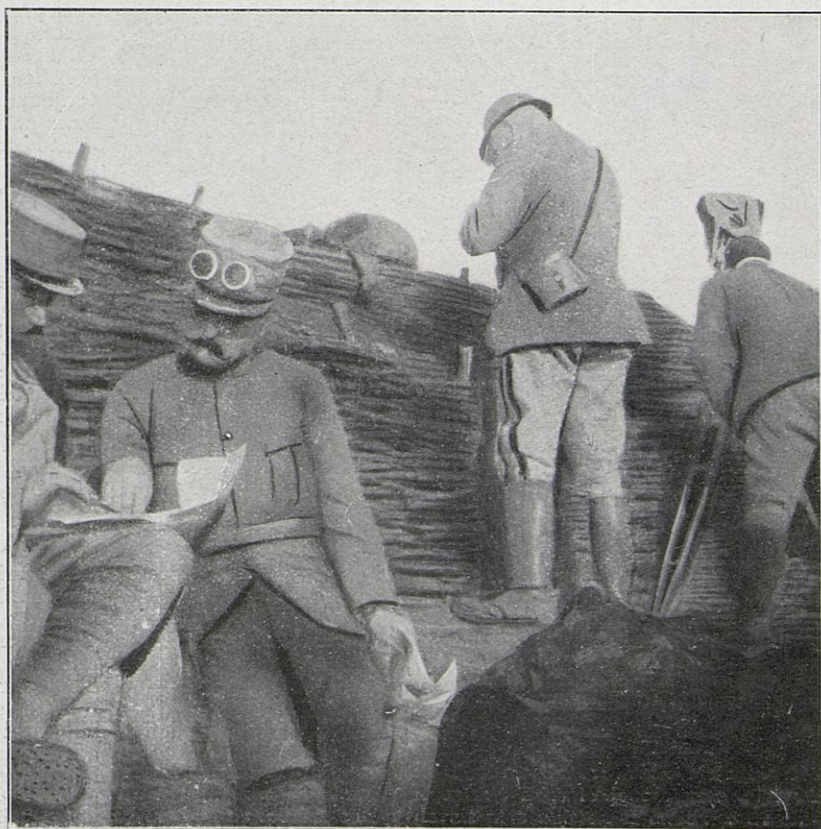
Là n'est pas le danger imminent. Ce dernier vient plutôt des forces bulgares du sud, qui ont atteint et passé le Vardar, pris Veles et Uskub, et poussent maintenant plus loin, les uns remontant vers le nord-ouest, les autres inclinant au sud vers Monastir. Cette double pointe bulgare, toutefois, n'est pas sans risques pour l'ennemi. D'abord, il y perd beaucoup de monde, à l'attaque des passages en montagne, et puis il prête le flanc aux alliés. Tout dépend de ce que feront, de ce que *pourront faire* les Anglo-Français, dont les débarquements continuent toujours à Salonique. Ils ne doivent pas entreprendre une opération offensive avec des forces insuffisantes, vouées d'avance à un échec. Il faut nécessairement attendre que l'armée soit prête à marcher réunie. Or, rien n'est plus lent que l'embarquement, le transport et le débarquement d'une armée qui est obligée d'emprunter la voie de mer. Arriverons-nous à temps ? Toute la question est là. Si les Russes et les Italiens veulent aussi faire quelque chose, il est urgent qu'ils s'y mettent. Autrement, ils arriveront trop tard.

Général BERTHAUT.

VERS BAGDAD

En Mésopotamie, les affaires de nos alliés, semblent aller merveilleusement bien. Il s'agit toujours de la conquête de ce fameux Bagdad, dont la possession est, croyez-le bien, une des causes déterminantes de tous les terribles événements au milieu desquels nous vivons ! L'Allemagne rêvait de Bagdad ; elle voulait s'en emparer, c'était le but de sa marche vers l'ouest, de ce *draug nach Osten* si cher à toutes les cervelles teutonnes ! Les Anglais ont débarqué au Golfe Persique, ils ont remonté dans le pays en suivant le tracé du célèbre chemin de fer. Ils ont passé non loin des ruines de Babylone...

A présent, la situation des Turcs semble critique le long de la frontière du Tigre et de l'Euphrate. Il leur faudra envoyer sur ce nouveau front, — encore un ! — d'importants renforts, car nos alliés ont amené, de ce côté, une grande armée et une puissante artillerie. Ils avancent, ils avancent, transportant leurs troupes en autos, à travers les déserts ; ils approchent de Bagdad. Lorsqu'ils y seront, la toison d'or de ce grand conflit sera conquise !... A. J.



AUX ENVIRONS DE SOUCHEZ. — Le général observe les effets de notre bombardement sur les tranchées ennemies.



SON VOYAGE A LONDRES. — Lorsque notre généralissime fut revenu en France, le public apprit qu'il avait été à Londres, faire encore de bonne besogne, qu'il s'y était montré avec lord Kitchener et qu'il y avait été acclamé triomphalement... comme chez nous.



L'ÉMOUVANTE HÉROÏNE ANGLAISE. — Partout on a glorifié son nom, partout on a rendu hommage à sa bonté, à sa grandeur d'âme, à son patriotisme. Dans les temples, en Angleterre, on a honoré son souvenir en des cérémonies impressionnantes. Paris a tenu à lui témoigner, lui aussi, son admiration.



ON DRESSE UN FORT BEAU BILAN. — Dans les combats de Champagne les nôtres, vraiment, ont fait un superbe butin. Les voilà qui inventorient tous les menus objets, « d'usage personnel », abandonnés par les Allemands sur les champs de bataille... Y a bon !

LA BIENFAISANCE A PARIS PENDANT LA GUERRE (Suite et fin.)

LES ŒUVRES POUR RÉFUGIÉS

A côté du Comité central franco-belge, se sont créées toute une série d'œuvres ayant leur autonomie, mais rattachées au Comité central qui leur fournissait des subventions mensuelles venant s'ajouter aux dons que chaque fondation pouvait recueillir.

C'est à ce titre qu'il faut citer le Foyer franco-belge, dont le poète André Gide est le directeur, œuvre procurant aux réfugiés logement, nourriture, vêtements, soins médicaux; l'œuvre du Cirque de Paris qui hospitalisait les familles belges, le Comité de secours de la salle Wagram, fort bien organisé, où les réfugiés belges trouvaient asile avant d'être logés définitivement soit chez des particuliers, soit dans les hôtels disposés à les accueillir. Une des fondations les plus méritoires a été l'Œuvre des Secours de guerre pour les réfugiés et les orphelins sans abri, créée par les gardiens de la paix des 6^e et 14^e arrondissements dans les locaux de l'ancien séminaire de Saint-Sulpice, institution fort bien comprise et dirigée, qui comprenait en outre trois maisons annexes, d'importants services de réfectoire, dortoirs, infirmerie, bains, douches, vestiaire, etc. Une autre initiative non moins touchante est l'Œuvre complémentaire des réfugiés belges et français due au zèle charitable de M. Bouteiller, commissaire divisionnaire du 2^e district, aidé par ses agents; avec des ressources modestes un restaurant a été établi rue des Petits-Carreux et a pu fonctionner à la satisfaction générale.

L'Œuvre des réfugiés de la Chambre de commerce belge, le Comité international de secours de la Légation de Belgique, et enfin le Comité de réfugiés belges en Suisse, qui procurait gratuitement aux familles belges le voyage de Paris en Suisse, le repas de route, l'entretien pendant la durée de la guerre et le rapatriement dans l'avenir, telles sont les œuvres qui méritent mention. Des fondations spéciales comme le Sou de la jeune fille venaient en aide aux jeunes filles belges; Mme de Varaz présidait l'Œuvre franco-belge pour les femmes du monde victimes de la guerre. Un restaurant belge gratuit créé par le peintre Abel Truchet fonctionnait rue de Prony. Il n'était pas jusqu'à un Club belge qui n'ouvrit, rue Vivienne, ses portes à la bourgeoisie belge réfugiée à Paris et n'offrit des repas à 0 fr. 75.

Beaucoup d'œuvres anciennement établies élargissaient leur centre d'action. L'Abri, le Foyer temporaire de Mlle Mignard, les maisons de l'Hospitalité de Nuit, les Asiles de la Société philanthropique, les maisons de Charité de la Société Saint-Vincent-de-Paul, l'Œuvre des Mariniers de l'abbé Plateau, apportaient toutes leurs ressources à l'hospitalisation des malheureux émigrés. La Société des Villages Flottants a pu aménager des chalands-refuges amarrés au pont de Tolbiac, avec dortoirs, lavabos, réfectoires, cuisines et salles de lecture, au prix de 10 centimes par personne et par jour pour le séjour et de 60 centimes par repas. Le Comité du Parti socialiste a entretenu deux maisons qu'il réservait aux uniques réfugiés.

Parlerai-je des vestiaires? Il y en a une trentaine réservant exclusivement leurs libéralités aux émigrés, œuvre utile, indispensable; car tous ces pauvres gens n'avaient pu emporter avec eux le nécessaire lorsqu'ils quittaient en hâte leur foyer menacé. Mme Louis Barthou, la femme du ministre, justement préoccupée de la détresse des réfugiés, a fondé récemment une œuvre de la chaussure. Les Sociétés de la Croix-Rouge, le vestiaire de la Croix-Verte, la Ligue patriotique des Françaises, viennent toutes en bon rang dans cette mobilisation charitable. Les deux grandes Compagnies de chemins de fer de Paris-Lyon et d'Orléans ont établi des agences afin de donner des emplois aux travailleurs réfugiés; les chemins de fer de l'Etat n'ont pas été moins empressés à fournir du travail aux émigrés.

Le Ministère de l'Intérieur faisait imprimer une liste comprenant tous les noms qu'il possédait des réfugiés belges et français.

Parmi les œuvres de réfugiés, le Comité

Pro Polonia fondé par le célèbre écrivain Sienkiewicz, l'auteur de *Quo Vadis*, et le grand pianiste Paderewski, venait en aide aux victimes des Allemands en Pologne.

Je pourrais allonger encore ce bilan du Paris charitable. Je pense avoir montré suffisamment que Paris, et la province à son exemple (car il ne faut pas passer sous silence le dévouement des départements), ont largement fait leur devoir de charité et de générosité. Chaque jour

a vu se créer ou s'adapter une œuvre en vue de la guerre; chaque misère a été secourue dès qu'elle a été signalée.

Il serait impossible d'additionner les sommes énormes qui ont été consacrées à secourir tous ceux qui souffrent pour la patrie. L'armée du bien en France est un monde. Le public français n'a cessé d'apporter à nos héroïques soldats, aux familles de ceux-ci, aux victimes de la guerre, l'aide inépuisable de sa bourse et de son cœur. La bonté civique a des héros tout comme le courage militaire.

Louis SCHNEIDER.

ÉCHOS

EXCELLENTE MESURE

Le Conseil d'Administration du Touring-Club de France a, dans sa dernière séance, prononcé la radiation pure et simple de S. M. Ferdinand 1^{er}, tsar des Bulgares, comme membre d'honneur de l'Association.

LES ŒUVRES DE MER

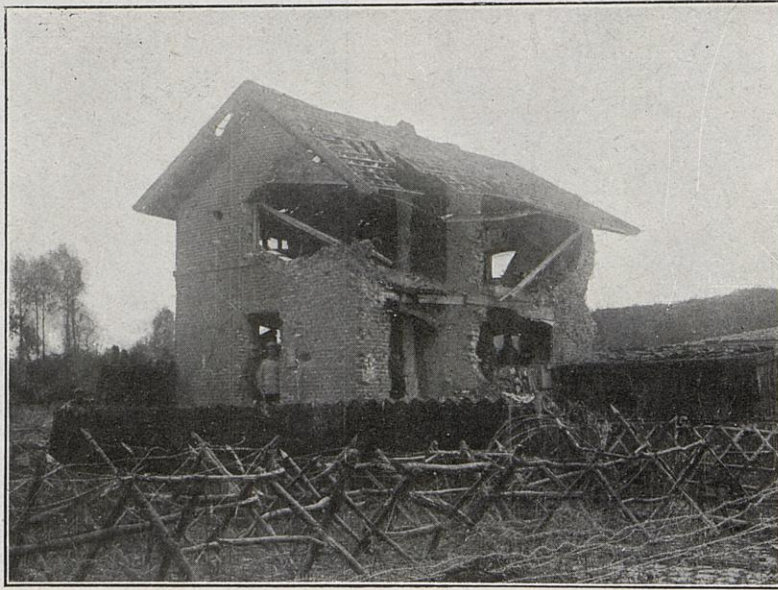
Depuis sa fondation en novembre 1914, le Comité d'assistance aux marins com-

qui leur sera nécessaire, utile, agréable même.

Le Comité d'assistance adresse un pressant appel à tous: il recevra avec reconnaissance les dons en argent et en nature qui lui seront adressés rue de Chaillot, 63.

CARNET DE DEUIL

Nous apprenons avec regret la mort de M. Lucien Vonoven, l'un des secrétaires de rédaction du *Petit Journal*, auquel il appartenait depuis 28 ans. Après avoir fait de sérieuses études, M. Lucien



Poste Blainville, maintes fois pris et repris par nos soldats, et qui désormais nous appartient « en toute propriété ».

battant à terre n'a cessé de fonctionner activement, et les dons en argent et en nature qu'il a reçus de Paris comme de la province, des villes de l'intérieur comme de celles du littoral, des navires

Vonoven renonça à la carrière médicale, qu'il avait embrassée d'abord, pour se vouer aux lettres. Il fit quelque temps du théâtre et eut pour collaborateur M. Alfred Capus dans la première pièce



Tranchées-abris aux environs de Souchez. Les infirmiers et brancardiers les dénomment: « Le Palais ».

et des associations de marins, lui ont permis de faire de nombreux envois aux vaillants qui, partout où ils combattent, rivalisent d'entrain, d'endurance et de courage avec leurs camarades de l'armée. La saison d'hiver approche; avec elle les besoins deviennent plus urgents, et il faut que nos marins aient tout ce

de l'auteur de la *Veine*. Mais bientôt il entra dans le journalisme qu'il ne devait plus quitter. Il était âgé de cinquante-sept ans.

Nous adressons à son frère, M. Henri Vonoven, secrétaire de la rédaction du *Figaro*, l'expression de nos vives condoléances.

THÉÂTRES

BOUFFES-PARIISIENS. — *Kit*, pièce en 3 actes, adaptée de l'anglais.

CAPUCINES. — *Paris quand même*. Revue en 2 actes de M. Michel Carré.

PALAIS-ROYAL. — *Il faut l'avoir*, comédie-revue en 2 actes de MM. Sacha Guitry et A. Willemetz.

Véritable drame policier se déroulant de nos jours, la pièce des Bouffes nous transporte en Angleterre, dans une pension de famille tenue par des Allemands qui, installés là depuis de longues années dans un but de lâche trahison, se sont, bien entendu, fait naturaliser, si bien que l'un d'eux, le fils, est employé dans les bureaux de l'Amirauté.

Ils disposent d'un outillage moderne, y compris pigeons voyageurs et appareil Marconi, celui-ci dissimulé dans la cheminée.

Pour lutter contre eux, Brent, surnommé Kit ou l'homme qui reste à la maison, possède aussi un attirail perfectionné, microphone, canne-fusil, et en plus une intelligence déliée, un cerveau toujours en éveil.

La lutte se termine au mieux, après avoir été conduite adroitement par les auteurs; les épisodes sont ingénieusement choisis, les vraisemblances à peu près sauvegardées, et la souplesse de M. Max Dearly anime et vivifie jusqu'au moindre détail, grâce à cette fébrilité raisonnée qui est la marque de son grand talent.

Une revue aux Capucines, cela est dans la coutume, et la verve de M. Michel Carré s'y est souvent fait applaudir. Malgré les sévérités de la censure, il en sera de même cette année.

Les honneurs de la soirée ont été pour M. Berthez en chasseur alpin qui, venu en permission à Paris, a rencontré ses camarades de fête, hommes et femmes; il est écoeuré de les trouver s'occupant aux mêmes plaisirs frêlés et laborieux dont il se réjouissait naguère. Combien lui déplait la figure qu'il faisait alors! Il préfère mille fois la vie de courage et de dévouement qu'il mène aux tranchées.

Cela est dit avec un entrain endiablé, et la même gaieté saine circule tout le long de la revue.

La revue est un genre bien ancien qu'il conviendrait de rajeunir. M. Sacha Guitry vient de le tenter. Il y est mieux préparé que d'autres, étant parmi les meilleurs et comme auteur et comme comédien. Du métier, il connaît tout, les finesses et les roueries. Deux exemples suffisent à le montrer.

D'un côté il a imaginé de personnifier la paix à laquelle nous venons d'être brutalement, arrachés comme une jolie petite femme qui plaît à tous, bien que boiteuse. D'un autre côté, une jeune femme s'appretant à chanter, son interlocuteur lui embrasse la main, et lui dit qu'« elle n'a plus besoin de lui, maintenant qu'elle a fait connaissance avec le public ». Il sort, et le couplet commence dans un éclat de rire.

Voilà une idée générale d'acte, un détail minuscule de mise en scène, tous deux bien trouvés. Et il y en a beaucoup de semblables, confiés à des artistes tels que MM. Arquillère, Lamy, Vilbert et Mlle Cassive à laquelle le public a fait un accueil plus chaleureux encore que de coutume, ravi de réentendre la chanteuse pleine d'entrain et d'adresse qu'elle est.

C'est donc une troupe excellente qui interprète cette revue de forme fantaisiste, à laquelle préside le roi de Neustrie désireux de décider enfin s'il sortira ou non de sa neutralité et en faveur de qui. Il est venu à Paris, accompagné de sa favorite et de son premier ministre, afin d'examiner l'état des esprits. Mais ne croyez pas que ce trio royal va servir de compères et de commère!

La revue se passera en dehors d'eux, ils y participeront de temps à autre, sans que leur absence se fasse trop remarquer, du reste, car leurs caractères sont peu attrayants et sans grande nouveauté. L'auteur entend nous montrer, non pas ce qu'ils voient à Paris, mais ce qui s'y passe. Il s'occupe de bâtir ses scènes, il y prodigue l'esprit, et il les relie les unes aux autres, il les entrecroise de façon aussi imprévue que possible.

Peut-être oublie-t-il un peu trop, chemin faisant, qu'il écrit une comédie? La sienne commence et ne continue guère, se perdant dans mille détails ingénieux.

Marcel FOURNIER